

JEAN SUQUET

La Place Blanche

Ce récit, tissé de souvenirs précis, vifs comme au premier jour, est cependant recousu en sous-main par un faufil imaginaire. Les mots ont mémoire des chemins qui leur chantent. Tel l'oxygène le sang, un vent inventé avive leur encre. Dans le temps qui court ils prennent langue avec un autre temps et nous le donne à lire entre les lignes. Ainsi quand je rêve j'ai toujours une enjambée de retard sur l'autre en moi qui affronte en premier l'aventure. Je le suis, cet autre je, je cours sur ses traces, nous partageons le même souffle, mais nos nerfs noués et nos viscères consanguins sont séparés par une écharde qui enfièvre l'écart. Ce frère déchiré ne me laisse à deviner qu'une ligne de fuite en lacunes que je réoriente en la prenant aux mots. Ainsi en va-t-il de toute histoire. Si soucieux de vérité que soit celui qui la raconte, elle se remet elle-même à l'heure qui lui plaît.

Puel est parti de l'Orient-Hôtel, rue de Constantinople. Il remonte vers la Place Clichy. Entre deux giboulées glaciales de ce printemps tardif (le vent en revanche est charnu de moiteurs comme un autan monté du Sud) il marche dans le ciel. Le miroitement du trottoir mouillé reflète de gros et gris nuages qui s'effilochent tandis que l'éclaboussement des premières lumières électriques rivalise de vigueur avec une échappée tourmentée de ciel rose. Il longe maintenant la terrasse vitrée du café Wepler où une esseulée très voyante croise insolemment les genoux, une cigarette sans feu entre les lèvres. Il fait halte à l'étal de la librairie d'occasion derrière son rideau de grosses gouttes. Il n'a pas lu, en ce temps-là, tous les livres. Il

espère toujours, le coeur battant, ouvrir au hasard un de ces volumes de chair feuilletable dont une phrase, l'attaque d'une phrase lui sautant aux yeux l'illuminerait d'un: tu brûles! Non, ce soir dans cette littérature à l'encan seul le silence fait silex avec les mots. A la proue du boulevard, face au Gaumont-Palace qui avale la foule (deux géantes lèvres rouge sang: *La Femme aux chimères*), il contourne le socle de la statue de Fourier. Il y dépose en passant une poignée de minutes de sa journée fourbue, bouquet du temps qu'il a perdu pour gagner sa vie: étalagiste en parfums! Et il s'engage entre les haies bariolées de la fête foraine qui commence à peine à s'ébruier.

Sur le versant nord de la butte Montmartre j'ai quitté un immeuble de briques. Droit devant sa porte un escalier de pierres aux marches usées monte au ciel. Je l'escalade quatre à quatre. D'accord, deux par deux. En haut un redoublement de la pluie me fait chercher refuge sous un auvent de toile frissonnante que trois petites filles viennent partager avec moi.



*Boulevard de Clichy,
sous les fenêtres du 42 rue Fontaine, hiver 1957*

Tout en essorant leurs cheveux, sérieusement, elles jouent. Mon premier?... Mon deuxième?... Et mon tout? Ai-je rien fait de mieux, moi, tout aujourd'hui encore que de me poser des devinettes? Le ciel s'éclaire. Dans l'entrebâillement d'un portail rouillé un chemin terreux s'ouvre, luisant des derniers cuivres du couchant, qui me conduit de jardin en jardin jusqu'au haut de la rue Tholozé. Clin d'œil au studio 28. Je dévale la rue Lepic, fanfaronne sous ses dentelles maraîchères, odorante de marées, débordante de fruits, énervée d'appels, de prix criés, de rires, parmi lesquels s'insinuent de plus en plus forts les claquements de carabine et les musiques mécaniques de la fête foraine. En bas, au coin du boulevard: Salut — Salut — Sale temps — Sale temps — On est en avance — On a le temps.

Nous sommes arrêtés à la hauteur de la dernière baraque jouxtant la place blanche. NUE, NUE promettent de blanches lettres maladroitement peintes à même la bâche. Sur l'estrade, entre deux rampes de lampes fumantes sous la pluie, deux filles aux cuisses marbrées de froid, le geste étroit, l'air absent font mine de déployer autour d'elles en allant et venant une miteuse parure de plumes. Un malabar boîteux, ceinture cloutée, la pogne en porte-voix: «Entrez, entrez, ça n'est pas de l'arnaque. Jamais vous n'avez vu ça». Et nous interpellant, devant un parterre de rares chalands indécis, pour amorcer le siphon: «Entrez, jeunes gens, la maison vous offre une tournée à l'œil». Nous enjambons une flaque et passons sous la bâche criblée de gouttières. Au-dessus d'un échafaudage de tréteaux branlants, pendu à une tringle de bois dont maints anneaux ont lâché, un rideau de velours rouge griffé de déchirures bouge sous la caresse rageuse du vent. Gonflent et halètent dans les toiles de grotesques présences volatiles. Un phono écorche un tango. On attend. On a le temps! Dehors le malabar bat la parade. Aux bruits, l'affluence a l'air de se corser. Un, puis deux furtifs se glissent au premier rang. Trois rigolards franchissent le seuil boueux. Et se taisent. Et attendent. Personne ne s'impatiente dans la pénombre mouillée. La flamme d'une allumette passe de main en main... L'hercule boîteux entre enfin, bouscule le peuple, grimpe sur les tréteaux houleux et ramasse d'un coup

sec le rideau. Il dévoile un haut miroir hérité d'un magasin démoli, vert trouble de bouteille, grimacé de taches de tain. Une chaîne accrochée derrière ses dorures écaillées le tient incliné au-dessus des spectateurs, mais non de face, étrangement en biais. Les deux baladines rentrent à leur tour et reprennent leurs va-et-vient fatigués devant la glace, qui reste vide. Leurs chassés-croisés ne servent qu'à rehausser la profondeur obscure du miroir. Le phono change de disque et entame un tango encore plus lent. Les deux filles s'immobilisent, une de chaque côté de la psyché qui nous tient lieu de ciel. Alors une lumière naît en coulisses, croît de plus en plus clair. Le miroir s'illumine. Une robe blanche, étincelante de verroteries s'y reflète, tout en demeurant cachée dans un angle mort par un pan de la bâche. Deux longues jambes dansent sur place dans les plis. Coudes serrés devant le buste, les mains entr'ouvertes laissent filtrer un regard couleur de mer. Un lourd chignon de cheveux blonds arbore presque hors miroir une étoile en papier d'argent. C'est elle, l'effeuilleuse en plein vent promise en lettres d'un mètre dans la rue. Belle, oui, peut-être, un peu, à la folie, comment savoir de si loin. Son étoile, si même elle ne scintille pas à des milliers d'années-lumière, n'en descend pas moins jusqu'à nous réfléchie sur les ondes d'une musique hors de portée: la lumière, justement. Tout instantané qu'en puisse paraître le jaillissement, un laps de temps infinitésimal sépare l'instant où le rayon quitte l'étoile saltimbanque de l'instant où il touche mon œil affamé. Seule ma rétine vit au présent, et c'est encore une illusion d'optique, seul le dernier relais de la chimie nerveuse... Tout ce que je vois, dès l'au-delà de mes cils, est déjà du passé. Ailleurs dans le temps. Elle, là-haut, telle qu'elle m'apparaît, nul horoscope ne peut la présenter. Elle se dérobe à la pointe de mon regard comme une aïeule imperceptiblement éloignée. Elle ne danse pas, elle vacille au créneau de son inaccessible forteresse. Ce n'est pas elle que je vois, c'est son image, son leurre cristallin, son heure sous la glace. Ombre blanche, elle n'est plus qu'un halo qui a dissous l'étoile. Elle se dégrafe et se défait comme un fantôme. C'est le néant qui se déshabille. La robe défaille

jusqu'au ventre. Au diable l'étoile et sa métaphysique à la manque! Je la vois vraiment, Elle, ici et maintenant, je la touche des yeux, la preuve: les seins jaillissent, lumineux, volumineux. La blancheur s'exaspère. Elle écarte les bras et tourne sur elle-même. La robe tombe aux chevilles. Pleine Lune au zénith. Eblouissement dans la boue. La simplicité de cette peau me sèche la gorge. Soudain — et ce n'était pas mince audace à l'époque, à telle enseigne que la baraque quelques jours plus tard fut fermée par la police — la toute nue pivote au milieu des remous de sa robe répandue sur le sol et le temps d'un éclair éclate le feu de l'incalculable triangle noir. Noir. Plus rien. La lumière est coupée. L'hercule referme le rideau d'un coup de gueule: «Par ici la sortie». En sortant de l'autre côté j'avise une fente entre les toiles. J'y risque un regard. Je n'entrevois qu'un pâle effet fuyant de mon visage dans le creux du miroir. Il pleut de pluie belle. Nous traversons la place Blanche. Devant le café, Puel suspend son pas et, abritant un sourire un peu crispé sous le journal qu'il tient au-dessus de sa tête, me dit: «Tu vois il est vain d'espérer la vérité ailleurs qu'au fond de notre propre puits. Je l'ai écrit l'autre soir: sous le voile d'Isis ne tremble qu'un miroir». Il pousse la porte vitrée. Au fond de la salle, Breton, déjà là, nous regarde arriver et grandir dans la glace qui lui fait face, la tête un peu penchée, le regard interrogateur.

Jean Suquet
mai 1989

Jean Suquet est né le 22 juin 1928 à Cahors. Il étudie la médecine, mais la lune changeant, il devient photographe (Prix Niepce en 1963). À 20 ans André Breton le charge d'écrire un livre sur le Grand Verre. Marcel Duchamp reçoit avec faveur ses premiers travaux. Absorbé par la transparence, il s'écarte du groupe, «mais vers l'intérieur, dit-il, si j'ose dire. Il me reste encore aujourd'hui à dénouer pas mal de nœuds de la mise à nu.»

Parmi ses principaux écrits il faut citer *Le Scorpion et la rose*, Christian Bourgois, 1970; *Une chimie greffée de chimères*, Éditions du Parler de la lune aphasique, 1972; *Miroir de la Mariée*, Flammarion-Textes, 1974; *Le Guéridon et la virgule*, Christian Bourgois, 1976; *Le Grand Verre rêvé*, Aubier, 1991; *Regarder l'heure*, l'Échoppe, 1992.